

# Voyages avec mon Lecteur Klaus Roehler

Autor(en): **Bichsel, Peter**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Rapport de gestion / Chemins de fer fédéraux suisses**

Band (Jahr): - **(2002)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-676280>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Peter Bichsel

## Voyages avec mon Lecteur Klaus Roehler

voyages avec Roehler



«L'ennui, avec les voyages en Transsibérien, c'est que petit à petit on en vient à parler à tous les passagers», me dit Otto F. Walter en automne 1963, «mais si vous tenez absolument à rencontrer Klaus Roehler, il ne vous reste qu'à vous accommoder de cet inconvénient - à côté d'autres, qui n'ont guère d'importance.»

Je lui expliquai que je n'avais aucunement l'intention de voyager en Transsibérien, et qu'il interprétait mal mon goût pour les histoires de Triboll s'il croyait que j'éprouvais le besoin impérieux d'en connaître l'auteur.

Il allait monter - Roehler bien sûr - dans le train à la deuxième gare, à peu près la première nuit, dit Walter, cependant il me conseillaît de prendre quand même le train à Moscou. Roehler était certes d'une obstination constante - en ne montant par exemple par principe dans les trains qu'à la deuxième gare, - mais il ne fallait surtout pas laisser voir qu'on avait percé à jour ses habitudes, sinon il était capable d'en changer immédiatement. «Ne laissez pas voir que vous faites le voyage pour le rencontrer», dit Walter, «et empêchez-le par tous les moyens d'ôter ses chaussures au wagon-restaurant. Sans chaussures, il est imprévisible. Mais il ôtera ses chaussures. Vous ne pourrez pas l'en empêcher. Il sourira comme quelqu'un qui vient de se délivrer de souliers trop étroits, il se lèvera, tout tranquillement. Il dira une phrase en russe, et vous pourrez y reconnaître un seul mot, à savoir le mot porcelaine. Le wagon-restaurant n'aura plus ensuite un aspect bien en ordre, et vous supposerez a posteriori qu'il a parlé d'un éléphant dans un magasin de porcelaines. C'est pourquoi il est bon que vous preniez d'ores et déjà note de la traduction. Il aura dit: «J'étais porcelainier.»

Mais je ne voyagerai pas en Transsibérien, dis-je, et Otto F. continua: «La langue n'aura pas été non plus le russe, mais le thuringien, et en Thuringe on sait ce que signifie cette phrase, car si le mot porcelaine évoque l'idée de quelque chose de fin, de délicat et de fragile, on oublie que les porcelainiers sont de solides gaillards, qui doivent porter dans les fours, sur d'immenses palettes, des piles de lourdes assiettes.»

Je renonçai, bien entendu, au voyage, ou plutôt, je n'avais jamais eu l'intention de l'entreprendre. «Ça, c'est votre affaire», dit Otto F., «mais personne n'échappe à Roehler. Toujours, où que vous alliez, il montera au deuxième arrêt, et vous verrez, on s'y habitue.»

Depuis lors, je voyage avec Roehler. Quand je prends l'omnibus de Soleure à Zurich, il monte dans le train déjà à Deitingen. Quand je prends l'express, il ne monte qu'à Olten. Si je veux passer une journée tranquille, j'opte pour un train sans wagon-restaurant. Ce sont les seuls choix que je puisse encore faire, car il est inutile de vouloir jouer au plus fin avec lui, en recourant à des astuces. Une fois, par exemple, je ne suis allé que jusqu'à Deitingen, où je suis descendu. Mais il n'y avait pas de Roehler qui attendît le train.

Depuis que je connais Roehler, je n'arrive plus à travailler. J'ai dû renoncer à mon poste d'enseignant, j'ai donné ma démission de la commission du service dentaire scolaire, dont j'étais membre, je n'ai plus guère le temps de rencontrer mon ami Otto F., et il ne sait rien de mes voyages avec Roehler.



Au jardin zoologique de La Haye, j'ai observé un jour un petit chimpanzé qui, au moment de la distribution de la nourriture, est allé chercher une banane dans le panier, a grimpé sur l'arbre, pour aller s'installer sur la branche la plus haute, en tremblant de tous ses membres, et en tenant la banane pelée à bout de bras, sans la manger. Les autres chimpanzés mangeaient tout à leur aise, et lorsqu'ils eurent tout fini, le plus grand s'est approché du plus petit, lui a pris sa banane, sur quoi le petit chimpanzé a poussé un soupir de soulagement.

C'est ce que je vis jour après jour, quand Roehler monte dans le train à Deitingen, s'assied en face de moi et me dit: «Votre calepin, s'il vous plaît!», en tendant la main aussi aimablement et avec autant d'assurance que le contrôleur qui veut poinçonner les billets. Je ne sais plus si je me suis défendu la première fois, mais je ne crois pas. Toujours est-il que je me souviens que, la première fois seulement, il m'a dit la phrase suivante: «N'ayez crainte, je ne lirai rien – je ne fais que regarder.» Et à chaque fois, il me le rend avec la remarque: «C'est vous qui avez écrit cela, vous êtes l'auteur.»

De temps en temps, il monte dans le train, s'assied et me dit: «Vous avez encore écrit?» C'est presque amical, et à de telles occasions, je regrette de n'avoir pas choisi un train avec wagon-restaurant. Et en fait c'est à cause de cet aimable «Vous avez encore écrit?» qu'il y a plus de vingt ans que je me lève deux heures plus tôt, afin de remplir deux pages de mon calepin avant de monter dans le train.

D'ailleurs, cela ne sert non plus à rien d'aller à pied à Deitingen et de ne monter dans le train que là – dans ce cas Roehler arrive à Oensingen, s'assied, et je lui tends mon calepin.

Depuis que je voyage avec Roehler, je n'ai plus jamais relu ce qu'il y a dans mon calepin. Je n'y écris plus pour moi, mais seulement pour Roehler.

Comme vendredi dernier je courais à la gare, Otto F. m'a fait signe de l'autre côté de la rue et m'a crié: «A propos, j'ai oublié de vous dire ceci: Roehler chipe les lignes vides, et il vous assèche les phrases.»

Dans le train, j'ai pris mon calepin, et, pour la première fois, je l'ai ouvert pour regarder dedans. Il n'y avait que deux pages écrites, d'une écriture serrée, toute petite, et sans aucun espace. Et ce n'était plus non plus mon écriture. Et lorsque, tout étonné, j'y promenai mon doigt, les phrases desséchées tombèrent à terre, où elles devinrent poussière.

Le jour où Roehler n'est pas monté à Deitingen, je ne l'ai même pas remarqué. Le contrôleur n'est arrivé que peu avant Niederbipp et il m'a dit: «L'ami Roehler ne voyage plus, il approche de la soixantaine et il est devenu sédentaire. Il travaille à Francfort dans une maison d'édition. Il reçoit par courrier les lignes vides, et c'est plus commode pour lui.»

«Vous connaissez Roehler?», lui ai-je demandé.



«Tout le monde le connaît, dit-il, et vous savez, l'histoire de votre calepin, ça, c'est votre affaire et cela ne dérange personne. Mais alors, ce qu'il a fait de nos horaires: rien que des petits caractères et pas une seule ligne blanche...»

«Saviez-vous qu'il a été porcelainier?» dis-je, pour dire quelque chose, et pour faire comme si cela m'étaît égal de voyager sans lui.

✶

FIN